



Les monstres sont parmi nous

Il est indéniable que les monstres ne cessent de nous interpeller, par leur figure à la fois fascinante et effrayante, d'une inquiétante étrangeté. « Soudain... les monstres¹ » pourrait être une façon de nous interpeler sans cesse, tant les monstres ne cessent d'apparaître, de s'évanouir et de revenir encore, comme pour dire leur présence en notre for intérieur.

Loin des pensées positives qui prônent la conscience pleine sans ombre, évoquer ou invoquer le monstre revient à rappeler la monstruosité qui arpente l'orée de nos psychismes. Il rappelle une part irréductible, fantasmatique, problématique de l'être humain, lorsque nous regardons ses désirs enfouis, ses perversions polymorphes, ses pulsions qui débordent le champ de la maîtrise imaginaire.

Le monstre est un être des frontières : entre la vie et la mort, l'humain et l'animal, l'amour et la haine.

1. Formule empruntée à un titre de H.G. Wells : *Soudain... les monstres* (1904).

FREUD ET LES MONSTRES

C'est en cela qu'il apparaît essentiellement dangereux. Il demeure ancré dans nos représentations héritées de l'Antiquité, lesquelles peuplent encore nos mondes contemporains, jusqu'à rejoindre nos inconscients et ce qui agite, tourmente et divise l'être humain.

Ce qui relie les monstres à la psychanalyse réside dans cette part monstrueuse que chacun porte en soi – une part tapie derrière le visage policé et civilisé de l'homme. Les aspects archaïques demeurent ainsi sous la surface, comme le morcellement du corps chez le monstre de Frankenstein, la négation de la mort du vampire, l'effacement du corps chez l'homme invisible, ou encore les pulsions lunatiques et prédatrices du loup-garou. Autant d'aspects qui sommeillent et forment des symptômes monstrueux lorsqu'ils révèlent les aspects refoulés et enfouis.

Là où Freud, père de la psychanalyse, s'est très tôt intéressé aux manifestations monstrueusement pathologiques de l'être humain – des névrosés habités par des désirs refoulés, des pulsions inassouvies et des symptômes que la science neurologique d'alors ne pouvait expliquer –, nous chercherons à interroger ce que la psychanalyse peut révéler de ces êtres monstrueux qui ne sont pas étrangers à notre psyché, puisqu'ils nous visitent parfois à notre insu, et incarnent peut-être une part profonde de nous-mêmes.

Freud s'est d'ailleurs intéressé aux monstres à son époque, parmi lesquels la Sphinge occupe une place emblématique. Ce Sphinx féminin, né des divinités infernales, s'incarne dans un corps de lion hérité de sa sœur la Chimère, une queue de dragon transmise

INTRODUCTION

par son père Typhon – lui-même le fils du chien de Géryon, selon certaines versions –, et un visage ainsi qu’une poitrine de femme, legs de sa mère Échidna, mi-humaine, mi-serpent. À cela s’ajoutent des ailes semblables à celles de ses sœurs, les Harpies.

Ce monstre rencontra le célèbre Œdipe et lui posa la fameuse énigme : « Quel est l’animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir ? » Œdipe répondit : « L’homme. » En effet, dans son enfance, il se traîne sur les mains et les pieds ; à l’âge adulte, il se tient debout ; et dans sa vieillesse, il s’appuie sur un bâton. Le monstre, vaincu, se précipita alors dans le vide du haut de son rocher.

Ainsi se tisse le lien entre le monstre et l’humain : c’est l’énigme, l’énigme comme ce qui permet de déceler une vérité, une vérité qui énonce quelque chose qui définit celui qui y répond². Voici un processus bien psychanalytique. L’énigme et les rêves forment des

2. Une autre réponse possible et fort intéressante qui fournit un autre éclairage à cette énigme fut d’ailleurs énoncée par Thomas de Quincey (1785-1859) dans le petit texte *L’Énigme de la Sphinx* (2019 pour la version française). Selon lui, cette vérité ramène l’être humain comme ne formant pas un tout, mais comme divisé entre sa connaissance et son désir. Si Œdipe connaît la réponse à cette énigme, il ne sait pas que son désir le guide dans une voie parricide et incestuelle qui l’amènera à se crever les yeux face à cette vérité crue. Il apporte une réponse à ce monstre qu’est le Sphinx, mais sa part monstrueuse lui sera révélée derrière son désir. Son désir de tuer celui qui lui barre le chemin, d’épouser la reine après avoir sauvé la ville du monstre chimérique mène vers une autre réponse possible à l’énigme : c’est lui-même. C’est de lui-même qu’il serait question dans l’énigme posée par le Sphinx, l’homme à trois pattes n’étant autre qu’Œdipe qui marche avec une canne après s’être crevé les yeux. Et s’il est question de la marche dans cette énigme, cela renverrait directement à l’origine du nom Œdipe : « celui qui a les pieds gonflés ». Ainsi, si Œdipe apporte une réponse par un savoir, il ignore la vérité que sa réponse recouvre et qui le concerne de plus près, énonçant le secret de son désir inconscient dont il est l’objet.

portes privilégiées pour rejoindre les monstres. Si les rêves forment une voie royale vers l'inconscient³, misons que les monstres en forment une voie démoniaque.

Une orientation démoniaque

« Ce que la psychanalyse révèle dans les phénomènes de transfert chez les névrosés peut être retrouvé dans la vie de certaines personnes non névrosées. Celles-ci donnent l'impression d'un destin qui les poursuit, d'une orientation démoniaque de leur existence, et la psychanalyse a d'emblée tenu qu'un tel destin était pour la plus grande part préparé par le sujet lui-même⁴. » Selon Freud, l'orientation démoniaque de l'existence se manifeste chez certaines personnes qui, pour des raisons encore à élucider, semblent animées d'une compulsion à répéter un destin qu'elles ont en grande partie préparé elles-mêmes. L'être humain se trouve alors soumis à cette orientation démoniaque qui le guide vers les abîmes énigmatiques de son inconscient, poursuivi par un destin parfois monstrueux.

Dès ses débuts, la psychanalyse freudienne s'est intéressée aux manifestations monstrueuses : celles des pathologies hystériques tordant les corps, des délires envahissants dérégulant le langage, des compulsions obsessionnelles faisant entrevoir des pensées infinies, des phobies hurlantes à l'apparition d'animaux, non pour les réduire, comme l'époque y incitait, à un désordre biologique ou à des

3. Célèbre formule freudienne de *L'Interprétation du rêve* (Paris : Félix Alcan, 1926).

4. Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (Paris : Payot, 1927).

INTRODUCTION

simulations orchestrées, mais pour en observer la part étrange, pour en sonder la part inquiétante qui recelait une vérité. Là où les symptômes spectaculaires des personnes dites « aliénées » étaient autrefois traités par des électrochocs ou des lobotomies, la psychanalyse a tenté de regarder de plus près ce royaume sombre des pulsions bruyantes. Elle s'est attachée à écouter les morsures de leurs symptômes – cris, hurlements – pour tenter d'en faire advenir des mots articulés dont l'enchaînement conférerait une forme aux désirs avortés.

Ainsi, à l'origine, l'aliéné est perçu comme un monstre, « *l'apparition de l'inhumain*⁵ ». Cet inhumain traduit la division constitutive de l'être humain, cette faille inscrite en lui dès qu'il accède au langage. Ces multiples dualités s'imposent à sa condition humaine, laissant une empreinte sur ses manifestations inconscientes.

De la dualité vie/mort

« *Mais comme chacun sait, seule la mort est gratuite*⁶. »

Le monstre est un être qui n'est ni totalement vivant, ni totalement mort : il erre entre deux mondes et confère, par cette situation entre vie et mort, l'idée d'une vie qui se poursuit au-delà – au-delà même de l'angoisse de mort dont Freud disait qu'elle était la seule idée que le psychisme ne peut se représenter. Alors, les monstres, par leurs défilés,

5. Expression que j'emprunte à Jean-Jacques Courtine dans « Le Corps inhumain ». In *Histoire du corps*, vol. 1 (2005).

6. Sigmund Freud, *Le Clivage du moi dans le processus de défense* (1938).

FREUD ET LES MONSTRES

reviennent de cette mort comme pour signifier dans ce trajet retour ou dans cette déambulation au bord du vivant qu'au-delà de la mort demeure quelque chose, et non le « rien » que l'inconscient ne parvient pas à figurer.

Mais le monstre est double. S'il incarne un au-delà de la vie qui n'est pas la mort, il en demeure pourtant le rappel, comme une pulsion destructrice du vivant. La momie se lève dans un déni forcené de cette mort. Le monstre de Frankenstein en rassemble les morceaux épars pour animer à nouveau un être vivant. « Il est vivant ! », s'écrie le savant que l'on qualifie de fou dès lors que son expérience a réussi. Nosferatu ressemble à un soldat revenu du front, et Dracula, son avatar célèbre, côtoie la mort en buvant la vie rougeoyante. Cthulhu, quant à lui, rappelle que « *N'est pas mort ce qui à jamais dort*⁷ », unissant dans sa figure *thanatos* et *hypnos*, la mort et le sommeil – deux états inanimés qui se confondent.

Cette dualité entre vie et mort rejoint celle entre animé et inanimé : ainsi du golem, qui s'éveille par la puissance des lettres secrètes, transmutant l'inanimé en mouvement.

De la dualité homme/animal

Dans la psychanalyse, l'animalité recouvre la question du lien entre inconscient et corps, entre enfant et adulte. L'enjeu ici est la question de la pulsion. Freud rappelle qu'« *au cours de son développement culturel, l'homme*

7. H. P. Lovecraft, « L'Appel de Cthulhu », in *Dans l'abîme du temps* (Paris : Denoël, 1954).

INTRODUCTION

s'érigea en maître de ses compagnons dans la création, les animaux. Mais non content de cette prédominance, il se mit à creuser un fossé entre leur essence et la sienne. Il leur contesta la raison et s'attribua une âme immortelle, se réclama d'une haute ascendance divine qui permettrait de rompre le lien de communauté avec le règne animal. Il est remarquable, ajoute-t-il, que cette outrecuidance soit encore éloignée du petit enfant⁸. »

Nous pouvons envisager que le monstre rétablisse, à sa manière, le lien entre l'animal et l'homme – avec l'enfance comme chaînon manquant. La pulsion elle-même se situe à la frontière du biologique et psychique, et sa traduction témoigne aussi de cette frontière entre instinct et poussée psychique. Le terme allemand *Trieb*, traduit parfois par « pulsion », mais d'autres fois par « instinct », ramène d'ailleurs l'humain aux abords de l'animal. Il renvoie aussi à ce corps traversé par la libido et à ce que la civilisation a exigé de l'être humain : renoncer à ses instincts, à ses cycles de reproduction dictés par la nature, pour accéder au langage et à la verticalité qui l'ont coupé de cette part animale. L'hybridation du monstre remet alors en jeu cette question : quelle est, en chacun de nous, la part de l'animal ?

De la dualité amour/haine

De la Chimère au monde infernal qui l'abrite ou qu'il engendre, le monstre assène une vérité : celle qui anéantit nos illusions de sécurité, de stabilité et de fiabilité.

8. Sigmund Freud, *Le Clivage du moi dans le processus de défense* (1938).

FREUD ET LES MONSTRES

« Cette vérité, si c'est d'elle que sort le monstre dont nous connaissons assez bien les effets dans la vie de chaque jour, c'est pour autant qu'elle est, dans l'amour, rejetée⁹. » Dans cette formule digne d'un savant fou, le psychanalyste Jacques Lacan, continuateur de Sigmund Freud, établit une filiation entre le monstre et la vérité. Là où l'amour trace une voie rassurante, un lien évident entre les êtres et le monde, le monstre surgit comme le rappel d'une rupture : il incarne le retour du réel, la faille qui dévie les trajectoires, tord les lignes, les ampute, les altère et esquisse d'autres voies – inattendues et inquiétantes.

Chaque lumière projette son ombre. Il en fut ainsi de la science, de sa révolution, de sa raison érigée en phare et de ses promesses de progrès. Les pulsions, le sexe et la pulsion de mort ont projeté leurs ombres sous forme d'anamorphoses qui, en se redressant, ont pris la forme de monstres différents. La psychanalyse s'est attardée à les regarder, puis à écouter dans le vacarme de cette révolution ses cris et ses chuchotements, y compris les plus sulfureux et les plus inquiétants.

Lorsque Freud déclara, en traversant l'Atlantique vers l'Amérique : « *Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste* » ; il désignait à la fois le pouvoir subversif de la psychanalyse et sa parenté avec le mythe. La peste, c'est aussi le fléau qui s'abat sur Thèbes pour punir

9. Jacques Lacan, « La logique du fantasme », in *Le Séminaire*, livre XIV (Paris : Seuil, 1966-1967).

INTRODUCTION

Œdipe de l'inceste et du parricide ; c'est encore ce que le vaisseau Déméter transporte dans *Dracula*, en échouant sur les côtes anglaises.

Du souffre et la peste : peut-être est-cela ce qui relie la psychanalyse aux monstres – cette exploration des zones frontalières, à la fois géographiques et psychiques. Car la psychanalyse et les monstres voyagent chacun vers des territoires nouveaux. Freud, né en Moravie, partira pour l'Amérique, puis quittera Vienne pour Londres. Le monstre de Frankenstein s'échappe d'Angleterre vers la Suisse, avant de poursuivre son créateur jusqu'aux confins glacés. Dracula quitte la Transylvanie pour Londres. Ces déplacements ne dessinent pas seulement des cartes géographiques : la psychanalyse et les monstres interrogent aussi la notion des espaces psychiques, de ce qui circule, avance, régresse, digresse et émerge. Freud, en ce sens, dressera ainsi une véritable cartographie de l'appareil psychique afin de fixer ces déplacements intérieurs.

• **BOUILLON DE CULTURE : LA VILLA DES MONSTRES**

• C'est au cours de l'été 1816, lors d'un été dont le climat
• ne ressemblait à aucun autre, que des monstres furent
• créés. Alors qu'un volcan indonésien était entré en érup-
• tion, noircissant le ciel de l'été jusqu'en Europe, une autre
• ébullition voyait le jour dans une villa près du lac Léman.
• La Villa Diodati vit se rassembler trois jeunes gens fai-
• sant partie de la jeunesse dorée talentueuse. Lord Byron,
• John Polidori, Percy et Mary Shelley. Alors que la météo

FREUD ET LES MONSTRES

• entravait leurs sorties, et que ces férus de littérature
• étaient rassemblés, Lord Byron décida de lancer un défi :
• celui d'écrire une histoire de fantôme. Une *ghost story*. Ce
• défi forma l'ingrédient supplémentaire qui fut jeté dans
• le chaudron bouillonnant de leurs esprits de génie. Et
• l'époque assista alors à la naissance en ces lieux du pre-
• mier vampire masculin et du monstre le plus illustre de
• la littérature occidentale de l'époque.
• « Le Vampire » et « Le monstre de Frankenstein »
• naquirent dans cette Villa Diodati, respectivement de
• l'esprit de John Polidori, lequel s'inspira visiblement des
• traits de Lord Byron pour caractériser son monstre vam-
• pirique Lord Ruthven, et de la gestation de Mary Shelley.
• Le rêve visita Mary Shelley comme il visita Robert Louis
• Stevenson lorsqu'il créa son Dr Jekyll et Mister Hyde.
• Dans *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, la créature
• est d'ailleurs décrite par Victor Frankenstein comme son
• « propre vampire ». Mais un autre mot sera utilisé dans
• le roman de Shelley pour décrire la créature qui prend
• vie : « Une hideuse momie ressuscitée n'aurait pu être
• aussi affreuse que ce monstre. » Plus tard, l'acteur Boris
• Karloff, qui interprétera le monstre de Frankenstein,
• jouera aussi la Momie.
• Certes, l'étincelle de Lord Byron ne fit qu'enclencher la
• réaction bouillonnante de ce qui était déjà là, au fond
• des fantasmes de chacun, mais la Villa Diodati porte
• excellemment bien le nom de Villa aux monstres, pour
• ce qu'elle vit naître cet étrange été de 1816 sur les rives
• d'un lac assombri par un ciel noir.